

J A C Q U E S B O U C H A R D

Nicolas Mavrocordatos
censeur de la République des Lettres

*à Angela, Julia
et Philipp Conrad*

Nicolas Mavrocordatos (1680-1730) avait reçu une éducation que nous qualifierions aujourd'hui de classique *et* de moderne, puisqu'en plus du grec ancien et du latin, qu'il maniait comme des langues vivantes, il se targuait de connaître, outre sa langue maternelle, l'italien et le français, de même que le turc ottoman et ses deux langues classiques, l'arabe et le persan. Plus tard il ajoutera à ce palmarès le moldo-valaque et des rudiments d'hébreu.

Son père, Alexandre, surnommé l'Exaporite, avait personnellement pris soin de le former aux langues et aux sciences qui feront de Nicolas un drogman aussi habile que précoce, puis un voïvode sagace et redoutable; mais, ayant très tôt constaté chez son fils une curiosité et une acuité d'esprit peu communes, il s'employa d'abord et avant tout à former son jugement, tant dans les lettres que dans les affaires publiques.

On connaît peu de choses de ses lectures avant son accession aux trônes de Moldavie et de Valachie. Il existe certes un carnet où Nicolas a recopié dans sa jeunesse des pages de la littérature classique ou patristique, témoignages de sa formation religieuse et linguistique.¹ Par l'étude approfondie des auteurs grecs et latins, il forgeait son propre style dans ces deux langues. Il rédigea même avant Rollin un guide des études grecques classiques, intéressant autant pour les auteurs dont il recommande la lecture, que pour ceux qu'il omet de propos délibéré.²

Les goûts et les intérêts de Nicolas Mavrocordatos dans le domaine de la littérature et de l'érudition se font mieux connaître dans sa correspondance avec Jean Le Clerc, qui dirigeait depuis Amsterdam des revues savantes à l'abri de la censure. Le prince Nicolas, par le truchement de ses secrétaires Antoine Épis, Nicolas Wolff et Stephan Bergler, y entretient le docte éditeur et polygraphe des livres récemment reçus, ou des ouvrages lus la plume à la main, qu'il censure ou qu'il apprécie.³ Au fil des ans le voïvode Nicolas se constituera la plus importante bibliothèque du Sud-est de l'Europe, dont une partie seulement du catalogue est connue.

Les textes littéraires rédigés par cet auteur princier nous indiquent d'autres prédilections ou aversions de cet exigeant lecteur: d'abord son roman *Les Loisirs de Philothée* (écrit avant 1720),⁴ mais aussi son *Manuel de sentences et réflexions morales et politiques*, dont la rédaction s'étend sur de nombreuses années.⁵

Enfin il faudrait autopsier les volumes autrefois possédés par le prince, qui se trouvent aujourd'hui éparpillés dans diverses bibliothèques: certains portent des notes marginales de la main même de Nicolas, comme par exemple son exemplaire des *Œuvres* de Machiavel, conservé à la bibliothèque de l'Académie roumaine. Dans ce cas précis, rapporté fort à propos par notre maître regretté Constantin Dimaras,⁶ Nicolas fustige le politique florentin et le traite de tous les noms, mais force nous est de constater qu'il semble avoir appliqué pendant son règne certaines leçons du *Prince* pour se maintenir au pouvoir.

Nicolas a laissé des œuvres écrites en grec littéral, une langue qu'il a cultivée en styliste, rivalisant de pureté avec les Anciens eux-mêmes. On connaît d'ailleurs sa passion pour Platon, un aspect mis en lumière par Alkis Anghélou.⁷ Pourtant il appert que dans la «Querelle des Anciens et des Modernes», Nicolas prend une position résolument moderne, qui s'assimile à celle des Perrault et Fénelon. C'est dans ses *Loisirs de Philothée* qu'apparaît le nœud du débat, là où l'auteur prodigue ses conseils à d'éventuels auteurs de théâtre — ce qui n'a pas manqué d'attirer l'attention des spécialistes comme Anna Tabaki; il écrit: «Ainsi convient-il que ceux qui s'occupent de comédie et de tragédie — lesquelles sont le miroir de la vie dans sa diversité — aient à l'esprit les siècles passés, grâce à la lecture des œuvres des auteurs qui s'y distinguèrent et acquirent de la gloire dans ce genre littéraire, puis que, s'en repaissant, s'en inspirant, et presque transportés d'enthousiasme, ils se mettent à l'œuvre; toutefois il ne faut absolument pas qu'ils négligent l'époque actuelle et surtout les coutumes et les caractères de leurs contemporains» (173).⁸

Son admiration des Anciens est donc bien réelle, mais loin d'être aveugle et inconditionnelle: en dépit de sa prédilection pour Platon «en raison de l'élégance et de l'aménité du style» (119), le voïvode Nicolas considère que, dans les *Lois* et la *République*, parmi certaines lois remarquables, il en est «plusieurs entachées de superstition et d'impiété» (119). En outre, il trouve bien peu probantes les preuves de l'immortalité de l'âme exposées par Socrate et leur préfère celles des saints Ignace et Polycarpe. Quant à Aristote, Nicolas soutient que, s'il pouvait revenir à la vie, il reconnaîtrait d'emblée la supériorité des Modernes dans l'étude de la physique et des mœurs (121). Reprenant une comparaison toute scolaire entre Démosthène et Cicéron, Nicolas penche,

comme Fénelon, en faveur du Romain pour ce qui est du talent d'orateur, mais ne peut excuser sa pusillanimité, sa basse flatterie et sa mesquinerie (123). Nicolas fut aussi un fervent lecteur des *Vies* de Diogène Laërce; il conclut pourtant avec sévérité: «Dans les vies des anciens philosophes, je trouve beaucoup de choses admirables, mais quelques-unes indignes de leur gloire, et surtout certains de leurs apophtegmes ne me semblent pas particulièrement se distinguer par une pénétration et une urbanité convenables! Plusieurs traits en effet des Arabes modernes et des Ottomans eux-mêmes ont été décochés avec beaucoup plus de justesse et d'à-propos» (125). Pareillement, il décerne un médiocre satisfecit à Cornelius Nepos: il lui reproche, alors qu'il a développé en détail la vie d'Atticus, de ne pas avoir rapporté avec le même soin celle des autres hommes illustres. Quant au disert et docte Plutarque, Nicolas estime que «lui non plus au fond ne déploie pas les replis de l'âme humaine» (127).

Ce sévère contempteur des Anciens n'est pourtant pas très tendre pour tous les Modernes. Certes il porte une admiration sans borne à Francis Bacon et il a beaucoup de respect pour son compatriote Hobbes. Il écrit à Le Clerc avoir de l'estime pour *Les Plaisirs de l'imagination* et Richard Steele. Lecteur assidu de livres français, il a par ailleurs abondamment traduit et adapté les *Essais* de Montaigne dans son *Manuel*. Il semble enfin s'accorder plus d'une fois avec Pascal et Saint-Évremond, sans les nommer expressément, par excès de coquetterie érudite.

Mais sa tête de Turc, parmi les Modernes, c'est manifestement La Rochefoucauld, dont il va longuement critiquer les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, en lui imputant de prendre un malin plaisir à discréditer les mobiles des actions humaines, en particulier ceux «des hommes politiques et du merveilleux sexe féminin» (121). Cette longue histoire de hargne et d'engouement se poursuit dans son *Manuel* où, en des dizaines de maximes de son cru, le Phanariote réplique au Français et rivalise avec lui de prouesse stylistique, de pénétration psychologique et de rectitude politique. Comme si le Grec avait voulu convaincre son bienveillant lecteur que la nature humaine est plus généreuse et candide que ne l'affirme le moraliste français. Prince moraliste et orthodoxe, Mavrocordatos se plaît à confondre délibérément les deux sens du mot «moraliste», à savoir l'auteur de réflexions sur les mœurs de ses contemporains telles qu'elles sont et le casuiste qui édicte des préceptes de morale chrétienne.⁹

Partant de tels principes, Nicolas ne manifeste guère d'estime pour Épicure; mais l'occasion de censurer un Ancien lui est souvent fournie par un Moderne, son éditeur ou son émule: dans ce cas-ci c'est Gassendi qui est visé.

Bien que moderniste, le prince grec affiche néanmoins une orthodoxie rigoureuse en matière de foi. D'accord en cela avec Bossuet, il se méfie ouvertement des travaux de l'hébraïsant Richard Simon en matière de critique biblique. Mais surtout il condamne sans réserve les innovations des quiétistes que, dans son langage archaïsant, Nicolas appelle *ἡσυχασταί*, hésychastes — un terme qui a dû déconcerter plus d'un lecteur grec. Alors qu'il s'accorde sur nombre de points avec Fénelon, il le condamne sans le nommer, quand il s'agit de la foi chrétienne. Et pourtant, sa curiosité le pousse à demander à Le Clerc les ouvrages de plusieurs libertins — Guy Patin, La Mothe le Vayer, Denis Veiras, etc. — ou encore tel ouvrage de Jacob Böhme, loué par Leibnitz. Le Clerc écrira à William Wake, archevêque de Cantorbéry, que Nicolas «est Religione Graecus, sed minimè superstitiosus aut alienus ab Anglicanae Ecclesiae placitis». ¹⁰

Ajoutons, en terminant, que l'on connaît mieux les lectures littéraires de la cour de Bucarest depuis la publication par la regrettée Cornelia Papacostea-Danielopolu d'une lettre adressée en 1721 à Thomas Testabuza dans laquelle Scarlatos, fils aîné du voïvode Nicolas, cite abondamment et apprécie de tels ouvrages. ¹¹

Qu'il ait été un censeur par trop sévère de la République des Lettres, Nicolas sut par contre faire partager ses préoccupations littéraires et érudites: il réunit autour de lui une véritable académie de savants. Non content de subventionner certains ouvrages originaux — comme cette histoire de la Moldavie et de la Valachie qu'il commanda à Nicolas Rosetti —, il favorisa aussi la traduction d'ouvrages étrangers comme le *Theatrum politicum* d'Ambrosius Marlianus, mis en grec par Ioannis Avramios. ¹²

Cette cour de lettrés connut un rayonnement digne de l'aube des Lumières: elle eut ses correspondants — Chrysanthe Notaras, Johannes Fabricius, Jean Le Clerc, William Wake, Thomas Fritsch, etc. — et ses visiteurs de marque, tels le marchand anglais Falkener et le marrane portugais Daniel da Fonseca, deux amis de Voltaire.

Notes

- ¹ «Νικολάου Μαυροκορδάτου Κωνσταντινοπολίτου, Ἐκλογαί ἐκ τῶν ἀναγινωσκομένων αὐτῶ βιβλίων, ἀποταμιευθεῖσαι εἰς ἰδίαν χρῆσιν».
- ² Νικολάου Μαυροκορδάτου του Κωνσταντινοπολίτου, *Περί γραμμάτων σπουδῆς καί βιβλίων ἀναγνώσεως*. Texte à paraître, avec traduction et commentaire, par les soins de Monique Trudelle.
- ³ Voir J. Bouchard, «Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake», *Ο Εραμιστής*, 11 (1974), pp. 67-92 [1977].
- ⁴ Nicolas Mavrocordatos, *Les Loisirs de Philothée*, texte établi, traduit et commenté par Jacques Bouchard, avant-propos de C.Th. Dimaras, Athènes-Montréal 1989.
- ⁵ Ἐγχειρίδιον ἐν ᾧ γινώμαι καί φροντισίματα περί ἡθῆ καί πολιτείας. Une édition de ce texte, avec traduction, est en préparation.
- ⁶ C.Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Droz, Genève 1969, p. 23.
- ⁷ Alkis Anghéλου, *Πλάτωνος Τύχαι*, Athènes 1963.
- ⁸ Les nombres entre parenthèses renvoient aux pages de notre édition des *Loisirs de Philothée*.
- ⁹ J. Bouchard, «Ο Νικόλαος Μαυροκορδάτος “moraliste”», *Ζητήματα ιστορίας των νεοελληνικών γραμμάτων*, Αφιέρωμα στον Κ.Θ. Δημαρά, Παρατηρητής, Θεσσαλονίκη 1994, pp. 115-122.
- ¹⁰ Cf. J. Bouchard, «Les relations épistolaires», op. cit., *Ο Εραμιστής*, 11 (1974) 91.
- ¹¹ C. Papacostea-Danielopolu, «Préoccupations livresques de Scarlat Mavrocordat dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine», *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 28 (1990) pp. 29-37.
- ¹² Ariadna Camariano, «Traducerea greacă a “Teatrului Politic” atribută greșit lui N. Mavrocordat, și versiunile românești», *Revista istorică română*, vol. XI-XII (1941-1942), pp. 216-260.

Περίληψη

Ζακ ΜΠΟΥΣΑΡ: Ο Νικόλαος Μαυροκορδάτος επικριτής της Δημοκρατίας των Γραμμάτων

Ο Νικόλαος Μαυροκορδάτος (1680-1730), πρώτος Φαναριώτης πρίγκιπας της Μολδοβλαχίας, δημιούργησε στην αυλή του την πιο πλούσια βιβλιοθήκη της Νοτιοανατολικής Ευρώπης. Οξυδερκής και επίμονος αναγνώστης των δυτικών βιβλίων, ευνόησε με το παράδειγμά του την κριτική των έργων, τη μετάφραση και τη μίμησή τους και παρότρυνε τους οικείους του να δεχτούν θετικά τα πρωτόλεια του Διαφωτισμού.